

LE JOURNAL DES SCAVANS.

DU LUNDY 13. JUILLET M. DCCV.

THESE SUR LA QUESTION : SI L'HOMME TIRE
*son origine d'un ver ; soutenue aux Ecoles de la Faculté de Me-
decine de Paris , le Jeudi 13^e. de Novembre 1704. sous M.
Geoffroy , de l'Academie Royale des Sciences du Paris , de la
Société Royale de Londres , Docteur Regent de la même Faculté
de Medecine , Auteur de la These , & President de la dispute.
Traduction du Latin , par M. Andry , Lecteur & Professeur
Royal , Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.
A Paris chez Laurent d'Houry , rue saint Severin. 1705.
vol. in 12. pagg. 70.*

L Es Theses qui se soutiennent aux Ecoles de la Faculté de
Medecine de Paris , ont cet avantage , que ce sont des es-
peces de traitez complets sur une matiere. On y propose d'a-
bord une question , qu'on y resout ensuite par les raisonne-
mens qu'on juge les plus simples , & qu'on croit s'accorder le
mieux avec l'experience. La forme de ces raisonnemens n'est
pas arbitraire , l'usage de la Faculté est de les reduire à l'Epi-
chereme , c'est-à-dire à cette sorte de Syllogisme dont chaque
proposition est immediatement suivie de sa preuve. Cette ma-
niere de raisonner est moins seche , & en même temps plus
claire. C'est celle dont Ciceron s'est servi dans la fameuse
Oraison pour Milon , laquelle ne consiste toute entiere qu'en
1705. V u u u u

un seul épichereme. Un autre usage de la Faculté est de distinguer dans la These les membres de l'Epichereme, ce qui fait en tout cinq articles. Le premier article de la These contient donc la majeure : le second, la preuve de la majeure : le troisième, la mineure : le quatrième, la preuve de la mineure ; & le cinquième, la conclusion. Ces sortes de Theses sont ordinairement bien travaillées, parce que la Faculté en commet le soin, non aux Bacheliers qui les doivent soutenir, mais aux Docteurs qui doivent y presider.

M. Geoffroy Auteur de celle-cy, y a suivi exactement les regles que nous venons de marquer. La question qu'il propose est : *Si l'homme tire son origine d'un ver.* Il la decide par l'affirmative, *donc l'homme tire son origine d'un ver.*

Pour prouver ce sentiment, il observe d'abord que la nature n'a donné aux animaux qu'un seul moyen de reproduction, qui est celui des semences. Ensuite il avance que ce moyen est le même en eux que dans les plantes ; en sorte que pour bien connoître l'origine du corps de l'homme, & celle de tous les animaux, il ne faut, dit-il, que bien examiner l'origine des autres corps vivans.

Dans le second article, cette uniformité de la nature en ce qui regarde la generation, se trouve prouvée par l'uniformité qu'on remarque dans tout ce qui concerne les autres fonctions des corps vivans, & les organes necessaires à leur vie. M. Geoffroy fait dans cette occasion un parallele des animaux & des plantes, dans lequel il expose tout ce qu'il y a de plus curieux sur ce sujet. Ensuite il conclut que puisque la nature suit en general un même plan dans ce qui regarde la structure, l'accroissement, & l'entretien de tous les corps vivans, il n'y a pas d'apparence qu'elle se démente dans ce qui regarde leur generation. Il ajoute qu'au contraire il ya tout lieu de juger que puisque les animaux & les vegetaux vivent, se nourrissent, & croissent de la même maniere, ils se reproduisent aussi tous d'une maniere semblable.

Cela posé, il montre dans la suite, que les plantes s'engendrent par mâle & femelle ; que les plantes femelles conçoivent par des germes qui sont eux-mêmes autant de petites plantes ;

d'où il infere que la conception de l'homme & celle de tous les animaux se fait aussi par des germes, qui sont eux-mêmes autant de petits animaux. Il dispose par avance l'esprit à tirer cette conclusion, & pour cela il rapporte dès le commencement du troisième article, ce qu'on découvre par le Microscope dans l'humeur destinée à la generation des animaux. Si l'on ouvre, dit-il, le corps d'un jeune homme, qui en pleine santé soit mort de mort violente, & qu'avec le Microscope on examine les vaisseaux feminaires, on appercevra dans la liqueur qu'ils contiendront, un si prodigieux nombre de vermiculeux, qu'une petite portion de cette matiere, quand elle seroit moins grosse qu'un grain de sable, en laissera voir plus d'un million: ou s'il arrive qu'on n'en découvre point, c'est que l'homme étoit sterile. Si l'on fait le même examen sur le cadavre d'un vieillard, on trouve moins de ces vers; encore sont-ils languissans. Si c'est sur celui d'un enfant de 12. à 13. ans il s'en presente une grande quantité, mais ils sont la plupart pliez & enveloppez comme des insectes dans leurs nymphes; au lieu que dans les corps qui ne sont ni trop jeunes ni trop vieux, on les trouve developpez, & avec un mouvement tres sensible: toutes circonstances, dit M. Geoffroy, qui semblent déjà donner lieu de conjecturer que ces petits animaux pourroient bien être la matiere essentielle & immediate de la generation; d'autant plus que les mêmes experiences faites sur des cocqs, sur des chiens, & sur d'autres animaux qu'on peut ouvrir vivans, réussissent de la même maniere. Ce qu'il y a de remarquable, ajoute l'Auteur, c'est que quand l'œuf a été fécondé par le mâle, on aperçoit dans cet œuf un petit animal, & que lorsqu'il ne l'a pas été, on n'y en aperçoit aucun: de sorte, continue-t-il, qu'il semble que la conception de l'enfant ne s'accomplisse que lorsque parmi un si grand nombre de petits animaux renfermez dans la substance du mâle, il s'en introduit quelqu'un dans l'œuf de la femme, pour s'y développer ensuite, & y acquérir la figure d'homme.

Cette preuve seroit insuffisante, si elle étoit seule; mais la maniere dont les plantes conçoivent, y donne un grand poids; & c'est sur quoy M. Geoffroy appuye vers la fin du même ar-

ticle, où il avance que cette Hypothese ne suppose rien dont on ne trouve une fidelle image dans la maniere dont les plantes conçoivent. La preuve de cette derniere proposition fait le sujet du quatrième article.

M. Geoffroy y montre de quelle maniere se fait par les semences la generation des vegetaux. Cet article est assez curieux pour meriter que nous nous y arrêtions.

Les plantes ont leurs sexes aussi bien que les animaux. Les parties mâles des plantes sont les *étamines* garnies de leurs *sommets* ; & les parties femelles sont les *pistiles*. On entend par *étamines*, ces petits filets placez ordinairement au milieu de la fleur ; par *sommets*, ce qui termine le haut des *filets*, & par *pistiles* une petite tige verte qui s'éleve entre les filets dont nous parlons. Dans le *Lys* par exemple, les petits corps jaunes qui occupent le milieu de la fleur, sont les sommets, les filets blancs qui les soutiennent sont les étamines, & ces parties ensemble sont les parties mâles. La poudre jaune qui se détache de ces sommets & qui tient aux doigts quand on y touche, contient les germes du lys. La tige verte & mince qui paroît entre ces petits corps jaunes, est ce qu'on nomme le pistile, cette tige est creusée & terminée en haut par trois coins arrondis & fendus ; elle reçoit les germes qui se detachent des sommets du lys, & elle les conduit jusqu'au reservoir des graines. Car le bas du pistile cache dans sa cavité de petits œufs, ou autrement des vesicules seminaires, qui sont les graines de la plante. Ces graines deviennent fécondes par l'intro-mission des germes qu'elles reçoivent ; & toute la partie entiere qui comprend le haut & le bas du pistile, est la partie femelle du lys. La plupart des plantes portent sur la même fleur les deux sexes. On peut nommer celles-là plantes androgynes ; il y en a d'autres où les deux sexes sont séparés en differens endroits du même pied ; & d'autres où ils se trouvent sur des pieds differens, & tout à fait détachés. Entre ces dernieres on peut appeller mâles celles qui portent les étamines garnies de leurs sommets ; & femelles celles qui portent les pistiles. Parmi les plantes qui produisent sur le même pied les parties mâles & les parties femelles séparées les unes des autres, on compte le *bleb de Turquie*, la
larm

larme de Job, les especes de Ricin, le Tournesol, l'Ambrosie, le sapin, le noisetier, le chêne, l'aulne, &c. Entre celles dont les parties mâles & les parties femelles croissent séparément sur les differens pieds de la même espece, on comprend *la mercuriale, le chanvre, l'épinard, le houblon, l'ortie, le saule, le peuplier, &c.* Dans les fleurs à feuilles, les parties mâles prennent leur origine des feuilles de la fleur ; dans celles qui sont sans feuilles, & qu'on nomme *chatons*, comme par exemple, dans les fleurs du noyer, elles partent du *pedicule*, c'est-à-dire de la queue de la fleur ; les parties mâles portent une poussiere dont les grains sont autant de germes de plantes. La partie femelle que l'on nomme le pistile, & qui est ouverte en haut, reçoit ces germes, qui en meurissant se detachent & vont s'introduire dans les graines renfermées au fond du pistile. A l'égard des plantes qui dans la même fleur portent les deux sexes réunis, la partie femelle est placée entre les parties mâles : cette situation fait qu'elle reçoit aisément leur poussiere feconde ; mais lorsque les parties mâles & les parties femelles au lieu de se trouver ensemble, sont séparées en differents endroits du même pied, où sur differents pieds d'une même espece, c'est par l'entremise du vent que les plantes conçoivent. Les plantes femelles où cette poussiere ne peut parvenir, demeurent steriles : toutes celles dont les fleurs n'ont point de sommets, c'est-à-dire de parties mâles, sont steriles aussi, & portent des graines qui sont semblables à ces œufs que font les poules sans le secours du coq, dans lesquels il n'y a point de germe. Si on ôte à une plante ses parties mâles, c'est-à-dire les sommets de ses fleurs, on luy ôte en même temps tout moyen de multiplier. C'est ce qu'il est facile d'éprouver sur le bled de Turquie & sur le *Palma christi*, en coupant les étamines avant qu'elles soient meures : car alors les parties femelles, c'est-à-dire les pistiles, au lieu de porter des graines fecondes, ne porteront que quelques vesicules vuides qui ne tarderont pas même à secher. Si entre les plantes d'une même espece, dont les fleurs & les fruits croissent sur des pieds separez, l'on en cultive en particulier quelque une de femelle, en sorte qu'elle ne soit point à portée de recevoir aucun grain de la poussiere qui se detache des fleurs